

EL CHINERO: UN CERRO FANTASMA

Bani Khoshnoudi

El Chinero, colline à 140 km au sud de Mexicali, fut le décor d'un ou plusieurs épisodes tragiques de l'histoire mexicaine lors de l'exode de populations asiatiques dans les années 1910. La cinéaste Bani Khoshnoudi s'interroge sur le manque d'archive et le vide mémoriel qui entoure cet événement, poursuivant ainsi son exploration de la mémoire, de l'invisibilité et du déracinement.

ROXANE BECHARAT

Peux-tu nous parler de la genèse du projet et ton choix de ce sujet aujourd'hui ?

Ce film en est la suite car venant du cinéma, il était important pour moi que ce ne soit pas qu'éphémère.

BANI KHOSHNOUDI

Lors de mes recherches pour un long-métrage de fiction que je suis en train d'écrire, j'ai découvert ce site dans le désert mexicain de la Basse-Californie où il y avait eu – une fois ou plusieurs fois, on ne sait pas – des morts, non documentés, mais avec un nom faisant référence à une présence chinoise. Localement, c'est de l'ordre de la légende, mais ce qui m'intéressait c'était justement comment parler des disparus et des personnes invisibles quand il y a un manque de documentation et d'archive, et toute la question de la création de ces archives. Cela me vient sûrement de mes préoccupations par rapport à l'Iran et ses fosses communes, ces endroits non marqués où l'on trouve les restes des personnes rayées de l'histoire. Et cela dépasse aussi l'Iran et le Mexique, c'est une question mondiale, posée par les migrations et les répressions politiques. Je m'interroge aussi sur l'idée de paysage, à la fois lieu de contemplation, de beauté, et porteur de toute cette violence. Toutes ces choses m'ont poussées vers une recherche esthétique portant sur le matériel filmique : comment les traces impactent la pellicule, comment écrire sur cette matière impactée par les gestes de chacun. J'ai filmé avec un Bolex dans le désert, ce qui était déjà un défi avec la chaleur. J'ai ensuite tout développé à la main et tous les accidents et les essais que j'avais fait avec les plantes et la terre recueillies sur place ont laissé leur marque sur le film lui-même.

Tu as aussi fait une exposition du même nom au Mexique. Quels sont les liens entre le film et cette exposition ?

Ce que je vais montrer aujourd'hui en première mondiale est la suite d'une exposition comportant des photographies, des documents, des objets et l'installation en boucle du film en 16mm – monument éphémère dans cette salle d'exposition. C'est donc tout un ensemble d'éléments formant une réflexion entière.

Tu conçois ici une archive à partir de rien, d'un silence. Comment as-tu choisi les images, les langues, les textes, la musique qui composent ce film et qui viennent combler ce silence ?

Il y avait deux gestes dans les textes : les dactylographiés en anglais qui viennent souligner cette idée de vérité venant de la documentation officielle, et le manuscrit en espagnol, langage des sentiments de cette personne qui cherche. Ces deux textes reflètent quelque part le multilinguisme que j'ai toujours intégré à mes films, en persan, en anglais ou en espagnol. Je pense que le monde actuel est multilingue. Pour la musique, je travaille avec Andy Moor, guitariste du groupe The Ex. Il y a deux écritures musicales différentes qui permettent de vivre ces images autrement. Ça parle de cinéma, de western, de plein d'autres choses. Ce n'est donc vraiment pas une musique de fond mais une manière de vivre le film comme un certain voyage, une subjectivation.

Le titre de ton film indique déjà une part d'imaginaire, de mythe inévitable lorsque l'histoire est trouée. Comment définirais-tu une archive et sa fabrication ?

Je pense que l'archive est une chose qu'on prend pour la vérité pure, alors qu'elle est toujours écrite, construite par quelqu'un ou quelques-uns. Il y a toujours quelque chose d'omis, éliminé. Cet endroit qui porte ce nom, je voulais lui ouvrir la possibilité que l'on y revienne et réfléchisse sur ce qui c'était passé. Je me suis aussi rapprochée de l'Institut d'Anthropologie du Mexique pour faire des fouilles qu'eux n'ont pas faites en raison d'un manque d'informations qui puissent les légitimer. C'est justement ça qui m'a donné envie de mettre en images un endroit invisible. Ça ne fait pas partie d'un geste de mémoire mais d'autre chose. Toute ma recherche était pour mettre ce site sur la carte et dans les imaginaires.

Mets-tu cet événement en lien avec d'autres tragédies migratoires contemporaines ou d'autres situation d'oppression, telle que celle de l'Iran actuelle ?

Je pense que ce sont les mêmes gestes de traversée et de survie. On ne peut que penser aux autres migrations, toujours gestes de survie. Dans mon film, c'est ce geste primitif de marche dans le désert. Mais ce geste se répète et on en finit toujours là, ce que j'incarne dans le film.

Quels sont tes projets actuels et futurs ?

J'ai cette fiction sur Mexicali, La Chinesca – un quartier chinois très ancien de la ville – que j'élabore en ce moment, une fiction en France sur deux Iraniens qui se rencontrent, avec un passé assez traumatique en Iran, et un film d'essai à partir de beaucoup d'images filmées en Iran, d'images familiales, pour parler du silence justement, de la mémoire et de la transmission autour de notre histoire récente là-bas. Je ne peux plus y retourner depuis mon documentaire *The Silent Majority Speaks*, ce projet me vient aussi de cette impossibilité.

Tu as beaucoup voyagé, vécu dans d'autres endroits, parlé d'autres langues. Est-ce qu'à travers ton cinéma tu as une volonté de dépasser l'ancrage identitaire ?

Oui, je pense que les thèmes qui m'intéressent sont universels. Les questions identitaires ne m'ont jamais intéressé car je pense que l'expérience humaine est assez similaire. Les contextes et les histoires sont différentes ainsi que les cultures qui en résultent, c'est là où je m'intéresse aux questions identitaires : les manières différentes de faire face à des questions universelles. La migration, le déracinement, le nomadisme sont des choses qui ont toujours existées donc je tente de revenir à des expériences partagées. Je ne parle pas forcément d'un humanisme mais peut-être que si l'on voit qu'on a vécu les mêmes choses et qu'on pourrait vivre les mêmes choses à un moment donné de l'histoire, on aura plus de patience et de tolérance envers l'autre. Mon constat est noir, la haine est très forte, mais on continuera de propager l'amour. Il ne faut jamais arrêter.

ROXANE BECHARAT

à lire également sur le blog de Mediapart

